

Maurice Corcos

Destruction et désaffiliation

**Psychopathologie
de la violence adolescente**

DUNOD

Mise en page : Belle Page

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2023

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-10-083650-5

À Helno et à son ami Tonchar
À la mémoire de la « folie maniaque » du premier
dont le goût moelleux pour la bodéga avait pris pour son malheur la forme
et le sens d'une « autre fête »... celle du tragique;
À la mémoire de la détresse mélancolique du second dont le goût amer
pour la solitude avait pris pour son malheur celui du bonheur cosmique.
Aux longueurs inégalées de la vie de ces deux adolescents perdus.
Enfants humiliés qui n'ont pas survécu à la chute des anges rebelles.

À Henri Bergson dont j'ai fréquenté l'établissement (scolaire), et qui sera le
fil rouge, moins conducteur que serpentant, de cet essai et gloire au genius
loci ou du moins à l'esprit des lieux de ce lycée qui m'avait appris ce qu'est
in fine le propre de l'Homme... l'affect et le rire.

« J'ignore pour qui j'écris,
mais je sais pourquoi j'écris,
j'écris pour me justifier – aux yeux de qui ? –
je vous l'ai déjà dit,
je brave le ridicule de vous le redire.
.Aux yeux de l'enfant que je fus. »

Georges Bernanos, *Les enfants humiliés*

SOMMAIRE

<i>AVERTISSEMENT</i>	IX
1. Argument et avant-propos	1
2. Première rencontre identificatoire	15
3. La répétition d'un rejet	37
4. La loterie du destin	69
5. La nécessité de naître à soi-même en se séparant	129
6. La désaffiliation en acte à l'adolescence	153
7. Point d'étape	217
8. Aux frontières d'un vide incurable	227
9. De Viva la muerte à No future...	269
10. Pulsion de mort : le pessimisme de la force	303
11. La sexualité amoureuse... Et la culture	319
12. Compulsion de répétition	339
13. Travail sur les déliaisons dangereuses	361
 <i>CONCLUSION = SAUVE QUI PEUT LA VIE PSYCHIQUE</i>	 373
<i>OUVRAGES DU MÊME AUTEUR</i>	377
<i>REMERCIEMENTS</i>	379

AVERTISSEMENT

Nos lecteurs (ceux de la collection Psychismes créée par Didier Anzieu) nous sont toujours incertains.

Je les crois cependant intéressés aux affaires internationales (les flux migratoires dans les soubresauts tardifs de la décolonisation et avec eux le retour des questions de races et d'identité nationale dans une France pourtant républicaine et à la volonté émancipatrice; la violence de l'idéologie néolibérale et de ses théories scientistes socio-biologiques et maintenant économique-biologiques; désormais abouchée à celle pernicieuse de la technocratie, du Net et des réseaux a-sociaux...) comme à la politique intérieure (les violences conjugales et intrafamiliales; celles s'exerçant « en société » sur les plus « faibles » et d'entre eux sur les femmes, les enfants, les pauvres, les minorités et les « malades » mentaux), tout comme ils portent, tout naturellement intérêt, dans leur vie de tous les jours, à l'entrecroisement et l'entremêlement de la réalité externe du monde et de la réalité interne intrapsychique.

Je crois aussi que s'il leur est bien entendu que « *je est un autre* » et donc que « tu es toi et un autre », il leur est alors possible de penser avec lucidité à la violence de l'autre... comme de penser la leur. L'autre persécuteur et persécuté, porteur d'une terreur existentielle interne dont il va être question dans cet essai... ne leur sera donc pas totalement étranger.

Je crois enfin qu'ils ne méconnaissent pas l'enchevêtrement des générations, du présent, du passé, et du futur, aussi seront-ils sensibles à l'un des codes conducteurs de cet essai : la spirale.

I

—

ARGUMENT ET AVANT-PROPOS

« L'homme n'est pas une entité indépendante,
mais un processus de construction directement
inséré dans le flux temporel de son époque. »

Norbert Élias

LE SUJET : VIOLENCE ET NARCISSISME

En cette époque trouble et troublée, il se confirme que la problématique nodale et archaïque, à laquelle doit faire face l'être humain, est bien celle du Narcissisme identitaire : identités des nations et des régions, des communautés ethniques et religieuses, des classes sociales et des âges, des corps et des sexes. La lutte du *moi-je* contre ce qui est, par lui, vécu être de l'ordre de l'autoritarisme et de la domination et contre ce qu'elles génèrent de soumission n'est plus névrotique (internalisée sous forme de conflit psychique et de symptômes) mais narcissique [externalisée sous forme de guerre identitaire et de passages à l'acte].

Si cette lutte se montre élaborative et constructive dans certains cercles (conduisant à une « politique des identités » et non à un « programme identitaire »), dans de nombreux milieux où le corps social est laissé à l'abandon, le court-circuit et le circuit court de la violence s'imposent. Dans ceux-ci la violence, chaude ou froide, exulte moins primitivement, que secondairement – d'être exaltée par le groupe, la bande, voire la famille où elle se déploie. La libido y est massivement voire exclusivement narcissique, et posture et vanité représentative règnent en maîtres étalon. L'affirmation identitaire y est aussi exclusive que réductrice, présupposant *a priori* son inaccessibilité aux identités différentes. Ce narcissisme revendiquant qui éprouve sans cesse le besoin de s'affirmer, ce qui témoigne qu'il est loin d'être assuré de sa force et qu'il aliène un sujet toujours incomplet, traduit un vide intérieur ayant besoin d'être comblé par les fétiches signifiants du moment¹... et, si ceux-ci s'avèrent insuffisants, il aura tendance, tout « naturellement » à projeter-externaliser au-dehors ce vide intérieur... en faisant violemment le vide autour de lui.

Les « adolescents difficiles » violents succombent plus que d'autres au monde des signes, où pour *en être* il faut arborer ces fétiches et leurs oripeaux sociaux, moins par désir subjectif que par souci d'une inscription et d'une reconnaissance collective objective.

Quelle part cette libido narcissique dans ce nouveau contrat social prend-elle dans la violence contemporaine ? Eh bien selon nous, ni plus ni moins que celle d'un code d'accès à l'énigme de la violence juvénile ! Il n'y a pas de société qui puisse faire communauté sans libido objectale, on le voit bien en cette période de pandémie où les nécessaires « gestes barrières » et les masques empêchent le plein sentir, limitant le vu et le toucher. L'absence de contact physique, sensoriel et sensuel, enveloppant, ouvre dès lors la voie à toutes les sensibilités-paranoïas où l'entame corporelle et sociale de l'identité est majeure. Le principe de précaution en période de pandémie à risque de contamination mortelle prévaut logiquement. Il en est de même, mais moins logiquement et plus dramatiquement quand le risque pressenti est celui de la contamination psychique à risque de perte de l'identité². Quand la part narcissique de

1. Les fétiches qu'indexent le nouveau contrat social sont comme toujours la virilité et l'argent. Le savoir apparaît être massivement désintensifié au profit du pouvoir... Comme aujourd'hui le fonctionnement semble prévaloir (et suffire ?) sur et à la pensée.
 2. Les conflits internationaux (Russie-Ukraine : Chine-Taïwan-Hong Kong : Iran...) ne sont pas mus par de simples questions de territoires géographiques, la question de l'identité des mœurs et de la culture à risque d'être contaminées par l'expansion du Net y apparaît centrale.

la libido prévaut (principe de singularité plutôt que principe de communauté) la violence n'est jamais loin. Quand, dans une société qui ne fait plus société, une part de la population s'engluie dans des ghettos ou des zones fractales désertifiées¹ et cède ? pour se dégager de la boue enlissante de la survie ? à la violence, tandis qu'une autre s'épuise dans le fatigant bonheur de vivre et voit dans l'autre partie les envahisseurs de demain... la crise n'est pas loin.

La violence des pré-adolescents, des adolescents, et des jeunes adultes, en particulier (mais pas seulement) dans les bassins de population à forte précarité, les quartiers « populaires déshérités » sera notre sujet privilégié. Nier que c'est là où elle naît et se déploie et éluder certaines dimensions politiques serait aberrant. Violence à l'égard de l'autre, et/ou retournée contre soi telle qu'elle apparaît le plus souvent ; soit en explosions séquentielles plus ou moins rapidement contenues avant qu'elles ne se répètent inexorablement et ; telle qu'elle pointe actuellement différemment, et semble en grave menace d'expansion – implosion avec la crise sanitaire et économique et l'accroissement-exacerbation visible des inégalités profondes des chances.

Menace prévisible ou plus ou moins fantasmée d'une révolte insurrectionnelle d'une classe émergente de jeunes qui se veulent acteurs positivement engagés dans les futurs changements sociaux et écologiques, que l'autoritarisme policier et judiciaire qui tend à se mettre en place très vite pour y faire face et l'éradiquer à la racine, peut finir par rendre inévitable. Attention à la prétention mâle de répondre en écho et miroir à la violence par la violence surtout de la part d'adultes vis-à-vis d'adolescents... de parents vis-à-vis de leurs enfants. Cette sorte d'intelligence du monde et de la famille se veut d'une trop haute virilité pour être sensible au fluant de la jeunesse. Cette rigidité-là est factice, elle est la marque de la peur. Pas sûr en effet que les jeunes violents puissent se soumettre à ce moment clé de leur vie de l'éveil émotionnel et de la prise de conscience d'eux-mêmes, à ce qu'ils vivent être le retour d'une morale impérieuse sous couvert de doctrine, ... soit un ordre de vie qu'on imposerait à leur désordre, orchestré par des « vieux » qui n'ont plus la même vitesse de combustion émotionnelle et pulsionnelle qu'eux. Cet

1. « *Le cancer comme le terrorisme occupent des zones fractales.*

Ils naissent des zones désertifiées, désintensifiées, laissées à l'abandon.

Or le corps et le social sont aujourd'hui des zones désertifiées », Jean Baudrillard, L'illusion de la fin ou la grève des événements, Galilée, 1992.

autoritarisme-là [ordonner n'est pas maintenir l'ordre] est ennemi de la vie. Mais est-ce si facile de trouver une réponse plus nuancée, dans le grand climat de défiance qui prévaut aujourd'hui ?

Violence, des et à l'égard des, classes défavorisées et des jeunes ; violence narcissique et anobjectale, dans un climat général de peur du chaos, où (est-ce vraiment une coïncidence ?) on assiste au retour in extremis du refoulé-dénié lorsque les grands équilibres sont en péril, soit l'explosion des révélations d'abus sexuel et d'inceste en particulier dans les classes sociales intellectuelles et favorisées et dans certaines églises où l'on imaginait que « la bonne éducation » et la profondeur dans la compassion auraient pu servir de « garde-fous ».

Toute violence, en particulier à enfant et adolescent n'est-elle pas toujours, dans une confusion des langues... sexuelle ? Penser le sexuel devenait obsolète et apparaissait ridicule ces derniers temps où la critique du pansexualisme freudien était de mode, alors que le sexe est aujourd'hui partout (sauf dans la sexualité dicit Roland Barthes). Pour la psychanalyse, il n'est pas vrai (tarte à la crème médiatique) qu'il n'y aurait d'autre structure que celle de la sexualité. La question pour elle a toujours été celle de la libido... narcissique et objectale. Et l'interrogation a toujours été la question économique c'est-à-dire celle de la valeur d'échange des symptômes : où place-t-on la libido en priorité – dans la sexualité mais aussi dans l'économie, l'art..., en regard et contrepoint de la violence du monde ? et quel reliquat de violence personnelle persiste-t-il après sublimation ?

Tandis que les théories sur la sexualité infantile étaient mises au placard alors que le sexuel et ses abus flambent de plus en plus tôt (chez les préadolescents) et de plus en plus tard (chez les vieux prédateurs de plus en plus souvent démasqués) et que cette flambée sexuelle est souvent la première étincelle qui allume la mèche de la violence ; la clinique quotidienne montre une expansion des conduites hétéroagressives violentes et des tentatives de suicide chez les préadolescents. Non possiblement imputable à aucune mutation génétique mais bien plutôt à l'évolution sociétale faite de surstimulation et de surexcitation « spoliant » la phase de latence qui permettait, au sortir de l'œdipe, de prendre son élan après avoir revisité ses bases, pour faire face à la puberté qui commençait dans le corps à se faire ressentir ? Quand ça n'est pas à une fréquence affolante de maltraitance et de carence (où la dimension sexuelle est toujours présente même sans abus avéré) le plus souvent intrafamiliale dans l'enfance ; générant des situations traumatiques de confrontation sur-réelles beaucoup plus précoces au tranchant du réel, qui plus est répétées ou

durables, et donc inélaborables par l'appareil psychique immature. Celui-ci, en voie de constitution est « violenté de l'intérieur » par ce qui sera dans l'*après-coup* de la perturbé, une bombe du temps à même de le faire « disjoncter ». La sortie trop précoce de l'enfance laisse, chez ces sujets maltraités et carencés affectivement (ils ont connu le dur et ignorent d'ignorer le tendre), les interrogations sur l'identité et les identifications pleines et entières, et corrélativement un non-renoncement à la toute-puissance narcissique¹ qui ne favorise pas les processus de sublimation. En lieu et place de laquelle on voit se déployer une forte tendance à la destruction mue par un égoïsme défensif sans limite. Bien trop tard, le psychanalyste d'adolescent sera convoqué aux fins de convertir ces adolescents à l'acceptation de limites, au renoncement à rester l'enfant rageur omnipuissant aussi bien que le nourrisson en détresse.

Notre sujet : Non l'agressivité « naturelle », essentielle au développement et à la construction de la structure psychique qui se fait en avançant, mais bien la violence, celle que majoritairement subissent et font subir les adolescents « difficiles », « exclus » du « système » socioculturel, des espaces de production et de création, comme du « secteur » de l'éducation et des soins psychiques et somatiques, ainsi que l'a brutalement révélé la pandémie COVID-19 (Que ne le savait-on déjà ?) Et que ne savons-nous pas qu'ils crèvent du besoin de culture et d'éducation, plus qu'ils ne s'y opposent.

Exclus en partie seulement certes, comparativement à d'autres époques et d'autres endroits du monde, et pour de multiples et complexes raisons dont certaines leur sont imputables (dynamique multidimensionnelle et circulaire), mais suffisamment notoirement exclus et ce depuis longtemps pour en payer le prix fort, et particulièrement en temps de crise.

Que subissent et font subir... plutôt que font subir et subissent... pourquoi cet ordonnancement ? Il est de fait impossible de rester sourd et aveugle quant aux parts familiale et sociale de ces comportements de violence (violences conjugales et maltraitances intrafamiliales ; émeutes de quartier épisodiques mais surtout violence souterraine solitaire, ordinaire et quotidienne) ; toutes deux contribuant à l'accélération d'une dégradation chez le sujet, où causes et effets finissent par se confondre. Comme se confondent avec la chronicité l'économie et le sens d'un symptôme.

1. Point important : ils développent précocement des relations haineuses de l'autre (violence) et de soi (suicide) qui naissent de la lutte du moi pour sa conservation et son affirmation. L'enjeu est vital, c'est une question de vie ou de mort psychique. Et ceci est vrai à l'échelle individuelle comme à l'échelle des nations.

Quand le sens d'une conduite... par trop encombrant, et quand la transcendance symbolique d'un symptôme... par trop éthérée sont éludés car trop difficiles à gérer, règne alors le traitement opératoire biologique. Règne de la loi forte du chiffre statistique abstrait sur la psychologie affective. Règne du traitement des simples courts-circuits. Celui horizontal sur le récit historique vertical, et celui de l'éradication du symptôme sur la compréhension du symbole. Et c'est bien inquiétant tant il apparaît que la relation à la sensibilité de l'autre, la tolérance de ses faiblesses jouent toujours plus sur des associations intuitives et sur l'imagination que sur des certitudes scientifiques.

Violence moins inintelligible que d'abord inentendable, d'être insupportable, ce qui empêche son accueil raisonné, car elle passe par la répétition de passages à l'acte comportementaux invariants à l'encontre du monde où il a été donné à ces « adolescents difficiles » de naître et de vivre ou parfois de simplement survivre. Automatisation de répétition d'un agir plutôt que passage par le pouvoir magique du mot en sa capacité de différer la réponse du sujet à un éprouvé d'agression interne, quand il s'accorde à un verbe qui lui-même, requiert la convocation de compléments d'objets directs et indirects et d'une multitude de possibles adjectifs. Cette communication primitive faite de projections babéliennes d'actes et de silences est un langage d'affect-action que nous ne voulons plus entendre, parce que nous voulons surtout éviter de le comprendre... lui et la détresse douloureuse qu'il charrie. Le plus simple est alors de les gérer.

Violence moins (dans la très grande majorité des cas) une intention-décision de l'esprit qui commanditerait un acte manichéen, pervers, particulièrement inventif en matière de destructivité haineuse et cruelle infligée à l'autre comme à soi (le mal ?!), qu'un cri déchirant l'ordre du monde... un pialement douloureux du corps et du cœur en détresse face à une certaine irréalité du contenant, la révolte expirante d'une suffocation infantile. La réforme du code pénal pour les mineurs en cours d'élaboration, va laisser au juge et au jurés la décision de trancher quant aux capacités de discernement¹ du jeune au moment du passage à l'acte. L'esprit des lois cher à Montesquieu aura volé en éclat, on jugera donc le cognitif (l'intentionnalité) et non l'affectif (le

1. Il est fort à parier que les abolitions du discernement seront jugés de plus en plus souvent partiels, et donc engageant la responsabilité de l'accusé, aboutissant à l'incarcération plus qu'à l'hospitalisation. En particulier, si la prise irresponsable de toxiques avant le passage à l'acte est avérée. Et c'est ainsi que serait responsable le fou partiel privé en partie de sa volonté, qui pourrait le dissuader d'agir.

débordement – décharge pour soulager la tension psychique) comme si les deux n'étaient pas interdépendants. Ce qui est juste [l'institution qui rappelle le respect strict et scrupuleux de la loi et gagne est dans son rôle... et elle n'est pas là pour comprendre et encore moins pour faire « le bonheur » des gens]... et le serait encore plus si la loi de la gravité était la même et aussi dure pour tout le monde... jeunes en comparution directe et seniors bénéficiant de sursis du fait de leur âge et/ou maladies générées par les nombreux reports obtenus par leurs avocats. Mais au vu de la très grande pauvreté de la formation octroyée aux juges et malgré les psychiatres experts, la tentation risque toujours de ne pas prendre de risque et de fermer plutôt que d'ouvrir... avec les violents aux ongles noirs et sans cols blancs. Pourtant interrogeant ces délinquants [en dehors des psychopathes meurtriers] sur le sens et sur ce à quoi a servi ce passage à l'acte, la réponse la plus fréquente est « *c'était pas pour emmerder les autres, c'était pour avoir moins mal* ». L'angoisse pour soi ne permet pas la crainte pour l'autre.

Violence... moins choix que conséquence d'une absence de possibilité de choix quand au fond d'une impasse (psychique) l'adolescent « difficile » ne perçoit d'autre chemin de sortie que de « *foncer dans le tas* » et de « *tirer partout* ». La conséquence d'une fissure ou d'une faille identitaire quand ça n'est pas d'un trou [et d'un échec à les cicatrifier et à le combler, et à contenir la terreur qui l'a ouvert et l'agrandit, et à juguler l'effroi que ses berges tranchées secrètent] laissant sourdre le pressentiment que « la folie » du corps maltraité ou carencé, « la douleur de corps » pourrait gagner l'esprit. Et surtout qu'elle ne pourrait que croître dans la descente-chute régressive sans aucun palier de fixation où rencontrer un plaisir enveloppant puis fédérateur qui permettrait une ébauche de réorganisation d'une forme et d'un sens. Et surtout encore qu'il faut parer sans cesse au risque réel et à la peur immense, qu'après une chute sans fin, côtoyant le désespoir et le sentiment de l'absurde, que la tête se cognant contre le vide intérieur n'explose dans le retour d'un effondrement antérieur.

UNE DISPUTATIO... SUR TROIS CONCEPTS

À l'ère du triomphe hégémonique des neurosciences « dures » et du déclin prononcé des sciences humaines « molles », et alors que la

« maladie du symbolique »¹ [la réalité et même l'art contemporain où devrait se déployer l'imaginaire ne sont (presque) plus de niveau métaphorique...] rencontre celle de la vérité alternative des *fake news*, posons que le destin ça n'est pas seulement l'anatomie et l'inscription sociale mais la somme de la biologie... et de la psychologie. Et que la réalité, c'est le réel [soit les faits bruts] et la manière dont on (le) les vit intimement et (se) (le) les racontent, à soi et aux autres, pour qu'ils ne dévoilent pas leur absurdité et qu'ils ne demeurent pas aussi têtus qu'idiots. Posons aussi que si nous oublions l'articulation de ces éléments le risque de déshumanisation est grand.

Or il est de fait que deux concepts aujourd'hui « légifèrent » sur le réel et la réalité, le vrai et le faux, soit les deux dialectiques les plus fortement impliquées dans les sources de la violence.

L'un vieillot mais qui n'a rien perdu de son pouvoir de fascination ; et dont la modernité a peut-être tort de vouloir en gommer le caractère irréductible au vu de son actualité [par quoi sont mues les crises économiques et écologiques non contrôlées ?]... la pulsion de mort, ou mieux les pulsions de destruction. Existerait-il une passion non forcément de mourir mais de vouloir en finir avec le *dur désir de durer*, comme il peut y avoir une passion chaleureuse et jusqu'à brûlante de vivre pleinement ? un instinct de mort comme un instinct salvateur... de survie, tous deux inextricablement mêlés ? Existeraient-ils un besoin d'accéder créativement à une forme et un sens qui apaisent les conflits narcissiques du sujet et le questionnement identitaire sous-jacent, et une nécessité de détruire pour accéder à certaines vérités ? Et que penser des arrivées subites d'une « perverse » jouissance à sauter dans le non-sens, le hors-sens, lorsque la confrontation au réel et au vide² s'impose, dans un surrégime d'excitations qui fait fi de l'identité-altérité de l'autre et le chosifie ? Notre réponse : oui ou non ; oui et non ; mais oui deux fois oui... la question se pose (toujours) quand le narcissisme est en jeu !³

1. Ernst Cassirer *La philosophie des formes symboliques*, Tome II, *Cérémonies religieuses et organisation de la cité*, Ed Minuit 1972.

2. Roberto Juarroz : « Au centre du vide, il y a une autre fête », cité par E. Vila-Matas in *Mastroianni-sur-Mer*, Passage du Nord Ouest, 2005.

3. « *Mon amour donne sur la mort comme une fenêtre sur la cour. Saute Narcisse* » est une phrase du cinéaste Jean Eustache (très inspirée de Georges Bataille) extraite de son film autobiographique « *La maman et la putain* », contant le désenchantement des jeunes dans les années post 68 et les nombreux suicides qui suivirent. Lui-même se suicidant après le suicide de sa compagne.

Ce concept de pulsion de mort semble connaître une actualité nouvelle en cette époque postmoderne de révolution technique et informatique, qui algorithmise et nudge frénétiquement la pensée, celle-là même qui est censée être le pare-excitant le plus efficace et le moins toxique des et sur les pulsions de destruction et qui, pour se faire, devrait garder son caractère mouvant et fluant... en un mot vivant, plutôt qu'artificiellement automatisée, dans un hypercontrôle à risque d'implosion.

Max Frisch dans *Homo Faber*¹ dénonçait déjà le culte de la technique. « *La technique peut être un artifice pour aménager le monde et la vie de manière à ne plus avoir à en faire l'expérience l'impuissance, l'incapacité du technicien à affronter la vie (...) qui cherchent à vivre sans la mort. (...) la vie n'est point matière on n'en vient pas à bout par la technique.* ».

Cette phrase pourrait s'appliquer à ce qu'est devenu une certaine science psychiatrique DSMisée, biostatisticienne, aboutissant à des traitements de contrôle. Elle s'applique évidemment à la révolution Internet... cette technique (son usage... humain trop humain) véhicule sans filtre les fantasmes les plus archaïques et les délires paranoïaques et paranoïdes les plus violents qui leur sont généralement associés. Entreprise de conditionnement pour la nouvelle psychiatrie. Entreprise de décervellisation pour les nouveaux médias, grâce à des processus cognitivo-comportementaux qui vous tracent et vous font consommer, et génératrice de haine jusqu'au harcèlement et au lynchage. L'algorithme électrique n'a aucune pitié... il ne sait même pas que vous existez... c'est peut-être donc lui le nouveau visage de la pulsion de mort. Il ressemble en cela au psychopathe hyperviolent borné qui très impulsif, incapable de reconnaître les émotions de l'autre et d'un tant soit peu jouer à faire comme si, décharge sa réponse automatique... d'où l'on peut déduire que ni l'un ni l'autre, ni l'algorithme ni l'adolescent violent n'est animé par un esprit du mal... mais bien plutôt manque singulièrement d'esprit original et du feu de l'artifice... et cède à l'esprit courant du moment.

Le second terriblement à la mode et dans l'air du temps, dont l'avenir semble encore pour un moment radieux, tant il est source d'une nouvelle espérance pour les scientifiques laïcards... mais qui semble tanguer de plus en plus fort, au fur et à mesure de la levée de sa fabrique et de ses masques (entre nouvelle théologie et philosophie du

1. Max Frisch; *Homo faber*, Folio Gallimard, (1957), 1999, pp 211.

bien-être... pas loin d'advenir marque scientifique et nouvelle forme de démon du bien) et du fait de son incapacité à tenir ses promesses... la résilience. Concept assignant et bientôt assujettissant à l'adaptation... soit pour une grande part au renoncement à la révolte et promouvant donc la collaboration avec le système... et qui va finir par nous rendre coupable si nous échouons, tant nous sommes censés survivre, fort de toutes nos qualités humaines à toutes les adversités. Nous développerons un point de vue clinique simple au-delà de l'utilisation référentielle de ce concept du type mélo à portée sociale : la résilience c'est très tôt, d'emblée, dès le commencement... les autres ; du moins quand ceux-ci ne sont pas l'enfer... et ça, ça n'est pas donné à tout le monde... même que certains auraient voulu comme Poil de carotte avoir la chance de naître orphelin plutôt que dans des familles et des sociétés maltraitantes et négligentes.

Une compréhension singulière des troubles qui explique et ne justifie rien, si ce n'est un temps long pour les soigner. Tout un chacun aime aujourd'hui à se déclarer plus volontiers pragmatique, hors psychologie, hors désir, et hors sens... Caractéristique du psychopathe narcissique s'il en est. Penser appareil psychique, sens, désir (en même temps que fonctionnement cérébral, économie, besoin), s'apparente aujourd'hui pour certains à vouloir excuser, justifier, voire même être complice. La psychanalyse s'est retirée depuis longtemps dans son ghetto bourgeois, même si sa philosophie nourrit les soins (et pas seulement la prise en charge) des patients dans bon nombre de secteurs de psychiatrie (menacés par l'administration d'être transformés en centres experts) où l'on observe journallement, ce qui sous-tend leurs conduites (et non simplement « leurs comportements ou leurs troubles ») : la peur et jusqu'à la terreur d'exister, plus que l'angoisse devant la vie ; l'incertitude et la hantise de l'abandon et de l'effondrement plus que la perplexité et la crainte ; la morosité engluante où nul amour n'est aussi fort que la mort plus que la capacité dépressive mobilisatrice ; la difficulté et jusqu'à l'incapacité d'être vraiment et pleinement *dedans*... au monde mais aussi en eux-mêmes – aussi peu habitant que peu habité faute de contenant ayant donné forme à leur vide ; l'éprouvé de honte sociale face à la stigmatisation et l'humiliation plus que l'accès à un sentiment de culpabilité autre que celui d'avoir honte ; la faillite et jusqu'au fiasco dans les relations affectives avec autrui, faute de possible distanciation suffisamment sereine et du fait du recours-secours à la régression narcissique défensive et au vertige de faire disparaître (et pour cela détruire) la menace que fait encourir l'autre sur son équilibre identitaire précaire ; et encore sur

la question du plaisir jusqu'à la jouissance éprouvé(e) par le délinquant et qui serait moteur de la violence..., la clinique montre qu'elle renvoie à la constitution d'aménagements pervers défensifs secondaires au risque d'effondrement; et enfin sur la question de l'orgueil mal placé qui lui aussi serait moteur de violence, la clinique montre qu'elle renvoie à une sauvegarde face à un vécu de menace sur l'identité même du sujet... la dignité vis-à-vis de soi... la dernière chose qui lui reste.

C'est Wilfried Bion qui concédait que tout un chacun produit un nombre infini de théories pour sur-vivre : « *sans quoi, c'est la peur thalamique qui se réveille... une peur si intense qu'elle rend le penser impossible* »¹. Car ces adolescents « difficiles » ont le pressentiment que la confrontation au vide, à l'impuissance, à la vérité univoque du réel implacable et barbare, absurde, lisse et tranchant, pourrait perdurer sans s'arrêter... sans qu'ils puissent organiser une angoisse... soit un conflit psychique (et *a fortiori* une dépression source de rebond et non une dépression cataclysmique anaclitique ou narcissique) qui puisse leur permettre eux-mêmes de s'accorder de l'estime face aux circonstances atténuantes qui ont présidé à leur développement, et accéder via une narrativité à un récit de soi, et à un sens de la vie auxquels ils pourraient faire, comme tout un chacun, semblant de croire. Et *ça*, cette peur, est due à la reviviscence de traumatismes d'enfance insolubles et ineffaçables amplifiés par le poids de traumatismes transgénérationnels. Et *ça*, cette peur, cette « *terreur sans nom* » cet éprouvé de désaide, c'est faute de pouvoir avoir eu l'opportunité de vivre des histoires-autres que les toujours mêmes qu'ils endurent, ce qui aurait pu permettre de les en libérer, pour les rendre un peu plus maîtres de leur destin. D'où le besoin de médiations culturelles qui leur racontent des histoires universelles... des histoires... de contenant pour avoir moins peur. La culture, c'est ce qui peut soutenir le psychisme dans les moments de dépression (on le perçoit bien pour tout le monde avec la pandémie)... les adolescents « difficiles » n'ont pas été protégés de la violence de la nature humaine par la culture, n'ont pas été enchantés... et *ça* n'est pas le virtuel qui déréalise la violence qui aura pu suppléer ou qui suppléera à cet état de fait.

1. Wilfred Bion *Quatre discussions avec Bion*, Ithaque, 2018.

UNE PHILOSOPHIE, DONC

...Qui oriente un choix thérapeutique : posant qu'en matière de délinquance, le savoir scientifique étant plus que balbutiant, il ne faudrait pas assimiler comportement et personnalité, surface et réalité profonde... et que quitte à risquer de se tromper, il faudrait plutôt parier et tableur sur les possibilités nouvelles qu'apporterait un changement des conditions d'existence, et poursuivre la réflexion sur le sens de la conduite, plutôt que de n'envisager que d'y remédier, réduisant la complexité du sujet en le résumant à ses troubles et ses actes. Complexité qui interdit de penser que la violence à l'adolescence relèverait d'un problème logique qui renverrait à une unique solution. Et que si cette dernière s'avérerait être l'unique répression... alors elle soulèverait des problèmes moraux pour les soignants... pour ceux dont la vocation n'a jamais été de devenir maltraitants... ou qui s'en sont protégés en effectuant un travail sur eux-mêmes. Soignants qui comme nous le savons désertent aujourd'hui les hôpitaux.

UNE RÉPONSE : TOUJOURS LA MÊME, LE SOIN, L'ÉDUCATION ET LA CULTURE... MAIS PLUS VITE, PLUS TÔT, ET MIEUX

Réaffirmer, à l'heure où la violence contre les professeurs dans les écoles prend des proportions inouïes, les contrepoisons de celle-ci que sont l'éducation, la culture et l'art, contrepoison à la volonté aveugle d'ériger l'idéologie technologique scientiste ou religieuse (source de violence insidieuse) en lieu et place d'une raison tamisée par suffisamment d'intelligence sensible, plutôt que bêtement rationnellement raisonnante.

L'école, la culture et l'art, en tant que principes éducateurs et émancipateurs mais plus et mieux (discrimination positive)... en allant au-devant de ceux qui en ont manqué et toujours en manquent... le plus. L'une des spécificités des maladies psychiques c'est de verser dans le déni et l'un des obstacles à la prise en charge des adolescents violents est la peur et la honte mêlées. Dans les deux cas si le soignant et l'enseignant ne vont pas au-devant de, attendent une demande qui ne s'exprimera pas par une lettre de motivation mais par l'acte lui-même (un acte aveugle de son propre geste), si l'on attend la crise... qui justifie qu'il faille alors gérer, traiter, maîtriser à court terme... ce n'est pas éduquer soigner... c'est parquer dans un ghetto et empêcher d'accéder à...

Lors d'une conférence à la Sorbonne (8 février 1967), Vercors rappelait que « *les chers professeurs ont toujours été les bêtes noires des meneurs d'hommes, car il n'est rien de plus incommode qu'une nation cultivée où tout ce que le gouvernement veut faire est discuté* ».

UNE JUSTICE POUR TOUS ÉQUITABLE

Ces délinquants (rupture du lien social), doivent être jugés par la société pour leurs actes, mais si l'on élude, rejette, méprise les causalités à l'origine de leurs méfaits arguant d'une hypothétique constitutionnalité génétique et/ou ethnique, et en aucune manière sociétale, alors c'est la société elle-même qui détruit le lien social en créant un monde dénué de liens entre les individus, entre leur savoir et leur non-savoir, leurs mouvements ordonnés et d'autres désordonnés, leurs flux maîtrisés et d'autres débordants, leurs besoins et leurs frustrations, leurs désirs et leurs déceptions.

Sans ces liens il n'y a pas d'accordage possible. Sans ces liens gare aux dérives car tout est montable et démontable à souhait selon les circonstances et les opportunités. Plus rien dès lors n'est accessible à un sens commun et, ne reste au final que la futilité dans la haine ou que l'échange de fausses valeurs via des symptômes-tiers, ultimes lanceurs d'alerte d'une rupture des liens.

Sans verser dans les excès de la sociopathogénie, il est clair que la psychopathologie se construit sur des strates sociales et biopolitiques (Foucault, Negri, Agamben...), s'en nourrit, en naît parfois. La délinquance illustre presque de façon caricaturale ou paradigmatique (c'est comme on voudra) la non-résolution du conflit entre la pulsionnalité adolescente (fantasmes et affects) et les aspirations qu'elle nourrit et les normes (poids des attentes et des limites) du *socius*.

Dans un même temps se développent aujourd'hui, face à la délinquance, les conceptions hérédoconstitutionnalistes, la gestion administrative et les dérives répressives. Il est dès lors question du risque qu'un vrai pouvoir biopolitique, prenne la place laissée par la dilution de l'état nation, et la disparition de l'instance qui énonce la loi et en même temps, de par celle-ci, témoignait de son non-abandon. Les effets de ce remplacement historique restent à évaluer... et ce d'une manière simple en termes de quantum, quantum de répression et d'incarcération VS Quantum de prise en charge psychologique suffisamment longue.

Puisque tout est joué génétiquement et/ou culturellement depuis le début, à quoi bon s'épuiser estiment certains ? Alors qu'il apparaît évident que le jugement porté sur la violence doit faire la part de ce qui revient à l'histoire de la société (et aux changements que celle-ci subit) dans laquelle celle-ci s'exprime. L'ignorer c'est asseoir l'idée que la société serait victime de « barbares » qu'elle n'aurait pas contribué à générer. Perspective fautive, commode et totalement contre-productive. Et maladie du cœur et de la conscience que de ne pas prendre en compte la dimension des traumatismes subis.

PREMIÈRE RENCONTRE IDENTIFICATOIRE

Pour une éthique de la rencontre

« On peut les voir en quête d'une forme d'identification qui ne les déçoive pas, dans la lutte qui est la leur, la lutte pour se sentir réel, la lutte pour établir une identité personnelle, pour ne pas s'installer dans un rôle assigné par l'adulte quitte à passer par tout ce qu'il faut vivre... Parce que tout est en suspens, ils ne se sentent pas réels et cela les conduit à faire certaines choses qu'ils sentent réelles et qui ne nous paraissent que trop réelles à nous, car la société en est affectée. »

Donald Wood Winnicott¹

Il était enseignant, je suis devenu soignant... ce premier chapitre est le récit d'une rencontre identificatoire heureuse qui fit suffisamment évènement pour laisser des traces profondes en moi. Parce que l'adolescent d'alors que je fus, était comme tous ceux de son âge dans l'attente d'expériences extraordinaires qui le sortirait d'une certaine morosité,

1. *L'adolescence* (1962), in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

étancherait sa soif de vérité et l'aiderait à structurer sa pensée... et parce qu'il eut la très grande chance de ne pas avoir été déçu.

Qui dira à quel point l'adolescence est la période des rencontres et de choix d'objet qui compte le plus et dont le reste de la vie dépend souvent?... d'autant que c'est l'âge, métamorphoses/pubertaires et orages hormono-émotionnels obligent, où l'on devient brutalement étranger aux yeux de ses parents et même un peu-beaucoup à soi-même. Qui... si ce n'est (avec nombre d'artistes) Donald Winnicott qui réfère cette période à la première rencontre dans la prime enfance avec un environnement fiable fourni par la mère et où dans une illusion primaire chaque détail de la vie est un exemple du « créé » et chaque objet... un objet « trouvé ».

De telles rencontres participent à « déterminer » des vies en leur permettant d'expérimenter, *corps et âme*, d'une manière amoureuse inouïe et inédite (l'amour des commencements... la fascination des premières fois) des ressources internes cachées ou contre-investies. Elles les ouvrent au monde externe, les optimisent en leur révélant des formes et des couleurs encore incertaines, mais si totalement inattendues qu'elles obligent l'imaginaire à se dépasser pour mieux les saisir et assembler.

La rencontre des adolescents dit euphémiquement (souvent) et hypocritement (parfois) « difficiles » avec des adultes n'appartenant pas au cercle parental a un charme toujours singulier et se montre riche d'enseignements pour les deux protagonistes (l'adolescent et ses parents) sur les « conflits » de génération et la difficulté de transmission et de filiation. Celui (le charme) de l'exotisme : soit l'importance de l'ailleurs d'où voir – de l'extérieur une situation d'impasse filiale, nouée douloureusement quand elle n'est pas déjà étranglée. Ceux (les enseignements) qu'échangent les « maîtres et élèves » qui conjuguent donner, se donner, aimer et dominer... des deux côtés. Expérience toujours, aventure parfois, qui s'avère pour l'adolescent moins problématique qu'avec ses géniteurs, comme pour le maître avec ses enfants. Maîtres qui après vous avoir élevé jusqu'à eux [un coup de main qui vous hisse jusqu'à l'âge adulte plutôt qu'un coup de pied ou une gifle qui vous fait sortir ou chasse brutalement et définitivement de l'enfance] vous philient et fillient : philia-tion imaginaire née de la « grâce » octroyée par l'adulte d'une aide à penser par soi-même dès à présent, qui peut faire accepter à l'adolescent de travailler à devenir ce qu'il pense ; avant qu'amitié vraie, réelle et tangible, et filiation philosophique. Avec pour l'adulte acceptant avec enthousiasme que la jeunesse de son élève revivifie et perpétue le feu de sa passion, celle-là même qu'il partage avec lui... au-delà du

temps et qui (peut-être) par son entremise, lui assurera de survivre à un destin marqué par la solitude. Plus que le témoignage d'une gratitude... la confirmation de son utilité... celle de son existence.

C'est souvent la rencontre avec un instituteur ou un professeur *de désir* dans l'idéalisation réciproque d'une réelle présence révélée par une autre vraie présence, le désir commun et partagé avec un maître de musique ou un éducateur sportif (deux spécialistes du souffle et des rythmes, de l'entente des mouvements), qui vous perçoit [*« être c'est être perçu »*¹... cesser d'être invisible, transparent, « être c'est être affecté avant d'être jugé » ou pire traité comme un quelconque objet, ou encore et au contraire trop intrusé et stigmatisé, ne pas être respecté dans l'opacité nécessaire à son intégrité... déclenchant la sensibilité et jusqu'à la paranoïa – on sait la fréquence des sales histoires de regards qui s'embrouillent... *c'est moi que tu regardes comme ça*], vous investit [*« être c'est être rêvé »*], vous reconnaît en se reconnaissant à votre miroir, lève en vous quelques-uns de vos doutes en réactivant les siens, vous ouvrant de nouveaux horizons et de nouvelles perspectives. Et parfois même un avenir (une destinée plutôt qu'un destin), tant ces rencontres jouent un rôle majeur en cette période si sensible qu'est « la fleur de l'âge », avide d'identifications tolérables qui ne menaceraient pas la construction identitaire naissante (extra-parentales et donc à l'abri de rapprochés devenus problématiques avec les parents), à un moment de métamorphoses corporelles psychiques et affectives où le corps échauffe singulièrement l'esprit... donnant le sentiment au sujet (au moment même où il advient sujet) qu'il devient étranger à son passé et au monde, à lui-même et à ses proches... et que tout rapproché est à la fois désiré et craint.

Si cette relation maître-élève n'est pas (sauf cas exceptionnels) au-delà du sentimental, amoureuse et charnelle, elle n'est pas pour autant qu'impersonnelle. Le maître investit ce que l'enfant a de promesse de devenir et qui résonne avec son idéal et autorise l'adolescent... en plus grande sécurité qu'à la maison en famille... à le prouver. N'est-elle pas pour autant toujours troublante car fondamentalement amoureuse ? Si l'on veut bien ne pas réifier l'ambiguïté inhérente à toute rencontre

1. Georges Berkeley. Plus profondément Lacan : « Un regard, c'est un regard qui se tient. C'est un trou avec des bords, indispensables des bords. La pathologie c'est un trou sans bords... c'est ça le trou mutique ». Rimbaud dans « Mémoire » : « Jouet de cet œil d'Eau Morne, je n'ai pu prendre, oh canot immobile aux bras trop courts (...) mon canot, toujours fixe et sa chaîne tirée au fond de cet œil d'eau sans bords, Ah quelle boue ! »

(forcément asymétrique) entre adultes et adolescents, on pourra parler de relation amoureuse non sexuelle... d'une amitié au-delà des générations à l'insu du plein gré des deux. Pour s'en convaincre, il n'est qu'à se référer à l'abondante actualité des dérapages... et toutes les cultures des plus élitistes (la musique et la danse) aux plus populaires (le sport) sont touchées. Évidemment c'est à l'adulte de contenir et de tempérer cette ambiguïté (n'est pas Chiron qui veut !) et d'en favoriser la transsubstantiation en curiosité de connaître et plaisir de fonctionner et de penser. Annuler cette ambiguïté dans l'établissement conscientisé trop rapide d'une alliance ou d'un contrat revient à sacrifier son potentiel générateur de sublimations, témoigne de la peur de s'accorder une certaine intimité avec la « folie » de cet âge et s'illusionner qu'un excès de maîtrise puisse la contrecarrer... alors qu'elle ne fait que la sur-souligner. Refuser toute rencontre autre que protocolisée, dans une mécanisation de la pensée, c'est se passer de la force du lien relationnel intersubjectif empathique dans l'établissement (identification, transfert...) d'une perception objective commune du monde que l'adulte et l'adolescent ont à partager. Passer à l'acte est criminel et meurtrier à l'égard de l'enfant. S'engager intentionnellement pleinement et activement est difficile. Le rapport maître / disciple est un « *rapport d'un érotisme de l'âme profond* » disait Georges Steiner... et il revient au maître de prendre garde à la confusion des langues et des sentiments.

À ce carrefour brutalement serré et violent où le *je* se sait pouvoir être autre et même de multiples autres, qui peut affirmer avec certitude quelle direction il faudrait prendre ? Quel sens donner à un événement intérieur et/ou extérieur quand, le sens est multiple, mouvant et fluant, partout et nulle part, quand il échappe avec la perte des repères sécurisants de l'enfance ? Sauf à être (pour certains) déjà (ce sens) interdit ou unique, cadré et dirigé, conditionné et formaté... grégarisé, suscitant la révolte face à l'éprouvé d'incorporation (incestueuse) dans une « maison » familiale, religieuse, culturelle, philosophique devenue brutalement une prison... une maison adorée qui interdit de penser et où s'impose la soumission dans une lassitude accablante ? Direction et sens qui génèrent l'effroi tant ils semblent obéir moins au hasard qu'à la nécessité... celle des autres dans un certain cadre, et pas encore à la volonté... la sienne propre, tant la suggestibilité et son pendant défensif la sensibilité sont grandes à cet âge ! Qu'il est long et complexe à cet âge le chemin généré du corps à l'esprit (de la chair à la pensée), puis du comportement à la conduite, et enfin des sensations à la signification en passant par l'affect et le sens ! La tentation d'une résistance, dans un moment de suspens, d'une stagnation dans un « *pot au noir* » en attendant que le vent se lève, voire d'une régression...

du repli au retrait et jusqu'au retranchement, est souvent forte. Cette position régressive cherche à retrouver dans des expériences érotiques-liantes et d'autres agressives-destructrices un contact aussi vrai et réel qu'avant qui s'opposerait au mensonge plus ou moins fourbe tant il est empreint de séduction qui commence à se déceler dans le monde adulte. Mais cette passivité active est tout autant (si ce n'est plus) une menace pour le développement que l'hyperactivité dans la succession de passages à l'acte impulsifs déceptifs. Qui en effet est encore le plus vivant psychiquement, de celui qui bouge et se débat, se trompe et se corrige, ou de celui qui mi-atterrité – mi-complaisant fait l'enfant ou le mort ? Pour que l'adolescent puisse apprivoiser le hasard et l'aléatoire..., deux sources majeures de créativité en dehors des clous, pour qu'il puisse goûter l'essence même des choses dans leur altérité et ainsi (s')éviter les deux écueils que sont s'enfuir et/ou s'enfouir... la rencontre avec cet autre non-parental non originaire, qu'on ne connaît ni « *d'Eve ni d'Adam* » comme ils disent, est fondamentale. Avec lui, avec sa puissance d'accueil et d'opposition, la force de vie de l'adolescent, tant sa composante agressive que sa composante érotique, va pouvoir accéder à résipiscence et satisfaction, à l'aune et à la mesure... de ses besoins-désirs et de ses limites.

Que faire cependant, au-delà des précautions d'usage (les enfants ne doivent pas parler aux grandes personnes – respect des mœurs et de la courtoisie en vigueur, quand derrière sourd la crainte d'une rencontre avec un prédateur) en cas de fausse cristallisation (pas de sédimentation ici) et vrai coup de foudre – *parce que c'est lui – parce que c'est moi* ? Faut-il se fier à ses premières impressions, à son intuition née de sensations viscérales (ça vient du ventre) ? Qu'en est-il de l'expérience corporelle du savoir et du langage infraverbal en son rythme propre, en comparaison d'une philosophie qui pense l'être au monde *du dehors* et dont le langage est miné par une abstraction ?

Une réponse : fort est à parier que l'on ne sait pas vraiment ce que l'on transmet et que *ça* passe souvent dans l'infraverbal... via les émotions suscitées par le narratif du rythme d'un corps.

Et surtout comment acquérir très vite dans la vie réelle, l'apparente virilité sereine qu'affichent les adultes dans certaines circonstances (amour, cigarettes, voiture...) après de multiples « *casts* » devant un miroir impitoyable où l'on copie-colle les façons de parler et de se mouvoir des adultes pour acquérir du respect ? Sérénité apaisée (malgré la houle pulsionnelle que la réalité, qui est dans son rôle civilisateur, ne cesse de contraindre, entre écraser et canaliser) dont l'adolescent aimerait avoir le secret ; Sérénité qu'il confond avec maturité et qu'il s'ingénie ;

enfant avec des rêves de grand ; à singer en voulant paraître deux fois son âge. Ne sachant pas encore que devenir mature c'est aussi pouvoir éviter ou renoncer en constatant et reconnaissant ses limites...ou encore oser demander conseil et aide et, finir par contenir sa condition biologique. Et qu'il y a à l'âge adulte (contrairement à l'adolescence toujours peu ou prou exaltée), des enjeux narcissiques identitaires qui n'ont plus le même poids, depuis que, les illusions perdues, une certaine dose d'assèchement, d'aplatissement, d'impuissance, d'acceptation de l'ennui introspectif, et de volonté de non-surprise dans une banalité du quotidien, limite (au sens de cerner, circonscrire, mais tout en l'imitant savamment) la sérénité.

Pour sortir de l'ennui toujours à risque de verser dans la morosité, cesser de se morfondre dans des conflits psychiques générateurs de détresse, s'extirper d'un marasme, ou plus prosaïquement éviter de rester dans son lit, sous la couette à cuver ses rêves ou ses romans sans cesse médités ; pour aussi contenir une excitation devenue exaltation [du sexuel au sentiment amoureux] sans pour autant qu'elle ait pu trouver de lieu où se poser, d'objet qui la contienne, la rêve, la pense et la ré-accorde (dans ses composantes agressives et érotiques) l'adolescent perçoit intuitivement qu'il ne se réalisera pas uniquement avec ce qu'il croit être (alors qu'il ne cesse d'être plusieurs autres en devenir) et avec ce qu'il entreprend, mais que cette réalisation ne pourra être pleine et entière qu'en fonction d'une rencontre. Un secours ou au moins un recours, une médiation qui pourra tempérer, différer, et diffracter son impatiente excitation tout en lui servant de miroir réfléchissant.

Le voilà donc à la merci d'une rencontre qui l'élève... ou d'une lecture.

Morosité

Décrite par Pierre Mâle (1900-1976), dans son livre la « *psychothérapie de l'adolescent* » Payot 1974, comme une apathie, une aboulie, une absence de désir et d'entrain, associée à une certaine irritabilité et à une complaisance morbide, chez un sujet enfermé dans un processus régressif plus ou moins inquiétant, pouvant confiner à certaines formes de métamorphoses négatives versant le sujet dans le repli, le retrait, le retranchement. Régression et métamorphose négative de l'enfant face à la puberté qui va demander « *un effort adaptatif dans une tentative de rééquilibrer son personnage à travers des mécanismes de défense souvent attardés devant une dominante menaçante des pulsions* ».

Acrobate-fil de fériste sur la corde raide, qui n'aurait plus peur du vertige et donc de la chute, en flirtant avec eux, s'embrume de toxiques et d'alcool, pour jouer à se refaire peur... et donc à vivre sa fureur.